

L'Action

Toumbe dessus! Escrobas lous! (CYRANO)

DIRECTEUR :

JULES FOURNIER

LE NUMERO: CINQ SOUS.
PAR AN: DEUX DOLLARS.

Adresser toutes communications comme suit: Jules Fournier, Rue Sherbrooke, 308-Est, Montréal.

Nos Poil-aux-Pattes

II.—A L'HOPITAL

Voulant avoir des soldats robustes et aptes à se bien battre, le gouvernement canadien prend un soin soigneux des hommes qui lui sont confiés et, quand ils sont malades, leur ouvre toutes grandes les portes des hôpitaux et des sanatoria. Là, les malades de toute sorte, les éclopés de la guerre et les avariés d'ici viennent se faire soigner, réparer ce qui leur manque ou enlever ce qu'ils ont de trop... comme d'anciens restes de mitraille allemande.

L'Hôpital Général a consacré quatre grandes salles à ces guerriers d'hier ou de demain et on les y traite avec des soins parfois gênants pour ceux qui aiment la liberté. En effet, s'il est facile d'entrer à l'hôpital, il est excessivement difficile d'en sortir. Le soldat y est retenu malgré lui jusqu'à un moment où sa guérison est déclarée complète.

Dans les grandes salles aux murs blancs et aux lits plus blancs encore, circulent les malades qui ne le sont pas trop et les infirmières au costume si coquet dans sa simplicité.

L'infirmière en chef, si elle est âgée, a déjà très jolies et, si elle est jeune, ne saura jamais prétendre à la beauté. C'est l'un ou l'autre, il n'y a pas à choisir. Au contraire, les sous-infirmières sont presque toutes jeunes et jolies et je me suis pris à me demander où l'hôpital prenait ses infirmières en chef.

En général, le soldat s'ennuie à l'hôpital. Il ne peut fumer qu'à certaines heures et, si la maladie montre la moindre gravité, on le colle au lit vingt-quatre heures par jour. C'est là qu'il reçoit la visite de ces bonnes âmes remplies de bonne volonté, et souvent dépourvues de tact, qui viennent distribuer aux soldats des bonbons, des journaux périmés, des cigarettes et de bons conseils. On peut choisir l'un ou l'autre des trois premiers articles, mais le quatrième est obligatoire. Pour avoir de quoi fumer, le soldat à \$1.10 par jour doit écouter un sermon sur le danger d'entretenir des danses ou de faire la grande vie, ohé! ohé! C'est une condition sine qua non, comme disait feu Michel Campeau.

Au fumer, les hommes sont plus libres, et c'est là que les "anciens"—ceux du premier contingent—racontent leurs histoires de tranchées, leurs misères, leurs privations et aussi leurs plaisirs. Ils disent aux jeunes comment ils ont parfois passé trois jours et trois nuits sous le feu ennemi, sans pain parfois, sans repas chauds toujours. Ceux du 1^{er} régiment leur retraient sous une pluie de balles, les effectifs réduits des trois quarts, les hommes mourant de soif et buvant l'eau boueuse des ornières, les corps des blessés écrasés sous les équipages du train, les rivières roulant des cadavres d'amis et d'ennemis et la fièvre atroce des combats comme la crainte plus atroce encore des retraites.

C'est là qu'on entend de ces récits que les journaux ne publient pas, des récits qui font monter la rage au cœur et les larmes aux yeux. Et c'est presque gaie qu'ils racontent ces faits, comme on raconte la matin un cauchemar de la nuit précédente. Ils ne sont ni fanfarons ni vantards, ils racontent simplement des bribes d'une épouvantable épopée, c'est tout.

Un petit soldat du 1^{er} régiment, ayant passé dix mois au front côté de la France et ayant rapporté ici un peu de patriotisme qui ne l'aime, me disait: "C'est affreux, on ne peut pas le raconter, mais, quand ma jambe sera remise, j'y retournerai, n... de D...!"

Car nos soldats ont rapporté du front les expressions et surtout des jurons français, parfois même jusqu'à des refrains de café-concerts. Il y en avait un dont la vogue était intarissable. L'air en est à peu près aussi idiot que les paroles qui se chantaient comme ceci:

*Mariette, ma fûtée Mariette
Tu m'as lâché, ça c'est pas chouette
Mariette, ça je regrette,
C'est les nichons
En tirebouchons...*

Si mon ami Jules Fournier croit enfin à l'existence d'une littérature canadienne-française, il comprendra à quelles hauteurs elle peut atteindre au contact de ces chefs-l'œuvre du génie français.

D'autres ont des refrains patriotiques éclos à Londres ou à Dublin et chantés sur les airs sentimentaux. Pour dire comme à l'Académie du Dr Choquette, en fait de chants patriotiques, non, les Anglais n'ont pas la *taïst*.

Cela fait deux beaux petits vers que je dédie volontiers à Jules Tremblay. Ils ne m'ont coûté que peu d'efforts et ne m'ont rien fait, mais ça ne fait rien.

Revenons à l'hôpital. On y voit des malades de toutes sortes, pour tous les goûts et de toutes les couleurs. Les blessés sont plutôt rares, mais les armés et les tuberculeux trop nombreux. La vie des tranchées est terrible pour les constitutions ordinaires et celle des casernes ne vaut pas mieux pour quelques-uns. Les cas chirurgicaux sont fréquents et c'est l'occasion pour nos jeunes arabins de se faire la main. Aussi les médecins sont-ils aimés à peu près autant que les internes, et les étudiants sont détestés.

Comme tous les malades, nos invalides aiment à raconter en détail leurs maladies ou leurs blessures et j'ai entendu des récits qui pourraient servir à refaire tout un traité d'anatomie, de physiologie et de pathologie, ainsi qu'une "matière médicale". (Que voulez-vous, tout le monde ne peut pas connaître les termes techniques, comme dit notre ami D.-A.)

Trois fois par semaine vient le jour des visites et l'après-midi de ces jours apporte autant de joie aux uns que de tristesse aux autres. Ceux qui ne reçoivent pas de visite regardent tristement les parents et les amis venus pour les autres et leurs regards en disent long. Les officiers des bataillons se sont entendus pour visiter l'hôpital tous les jours et apporter des "bonheurs" à ceux qui sont sans parents ni amis. C'est une bonne oeuvre qu'ils font là et ils peuvent être assurés qu'elle portera ses fruits. Le malade accueille toujours avec reconnaissance cette visite qui n'est pas celle d'un supérieur à son inférieur, mais d'un soldat à un autre, d'un homme à son semblable.

Le dimanche, vient une petite diversion: les jeunes gens du Y.M.C.A. viennent tenir des services dans les salles et chanter en choeur, plus ou moins juste, des hymnes religieux, cependant que d'autres distribuent de bons livres aux soldats. Les livres sont à peu près aussi amusants que les hymnes, ce qui n'est pas peu dire.

Et, trouvant la journée longue, les soldats attendent leur renvoi de l'hôpital et le retour au quartier, car ceux qui ont tâté de l'hôpital une fois — je ne parle pas des paresseux et des tire-au-flanc — trouvent que le quartier vaut mille fois mieux. On y mange mieux, on y rit plus et, surtout on y est occupé à quelque chose d'utile.

P.-M. B.

disent qu'il n'y aurait pas de lutte contre le français, si les Irlandais n'existaient pas!

Loin de nous la pensée de jeter le blâme sur tous les Irlandais. Nous en connaissons qui ont l'esprit ouvert, et, Dieu merci! nous en avons rencontré qui ont pris fait et cause pour nous; il nous suffit de nous pencher respectueusement sur une tombe à peine fermée pour saluer un honnête homme qui nous a beaucoup aidés.

Mais ce que nous voulons dénoncer de toutes les forces de notre coeur, c'est cette union monstrueuse des Irlandais catholiques et des Anglais protestants, ce mariage odieux qui forme la base d'un ménage défendu par l'Église, et qui s'acharne contre la plus belle et la plus pure des langues vivantes, la langue française!

Cette union concubine s'imagine sans doute qu'il va suffire de saper la langue française à la racine, à l'école! Telle ment détruire la langue française, comme les Anglais ont brûlé Jeanne d'Arc à Rouen, et ces pauvres aveugles ne voient pas encore que c'est précisément parce qu'on l'a martyrisée, que Jeanne d'Arc est devenue la plus belle figure héroïque du monde, en attendant qu'elle soit officiellement la plus grande sainte de l'histoire de France!

Nous protestons contre les mesures d'ostracisme criminel que les pseudo-patriotes anglo-irlandais d'Ontario veulent faire sanctionner par des lois anglaises!

Nous protestons au nom des deux millions de Canadiens-Français qui parlent encore, quoiqu'on dise, la langue des premiers pionniers de L'ÉUR pays; nous protestons au nom de l'histoire du Canada, au nom de tous les héros qui en ont écrit les pages superbes; nous protestons au nom de la minorité protestante de la province de Québec, qui a la conscience de vivre dans un État où vit la liberté; nous protestons au nom des petites nationalités qui ont droit à la vie comme à la lumière du soleil, qui ont droit de parler leur langue

et qui se tiendront sur la brèche, dût même l'année 1917 devenir le sanglant anniversaire de l'année 1837!

Mais les circonstances sont changées; aujourd'hui c'est tout un peuple qui, sous la conduite de ses évêques, cette fois, et au son de toutes les cloches catholiques et françaises du pays, se lèvera, pour protester devant Dieu et devant l'histoire, contre la persécution faite à ses droits et contre le martyrs dont on menace son âme, sa langue!

Nous ne sommes pas nationalistes comme bien d'autres, mais la question de la langue française dans l'Ontario n'est pas une question nationaliste, elle est plus que jamais nationale.

Ne mêlons pas nos chicanes politiques à une cause d'où dépend notre survivance!

Cessons nos luttes fratricides, comme criaient Mercier, Jadis, et unissons nos efforts contre l'ennemi commun, cette alliance hybride irlando-fanatico-anglaise qui en veut à notre langue et qui a juré une haine mortelle à tout ce qui est français en Amérique!

Soyons calmes, mais fermes. Sachons revendiquer nos droits comme des Français, sans haine inutile, mais jusqu'au bout, et jusqu'en haut, à la victoire ou au sacrifice, qui est encore une forme de victoire!

Et si nos ennemis sont trop aveuglés par les préjugés incompatibles avec la raison et le bon sens, qu'ils se souviennent bien que le cœur de la race canadienne-française peut avoir des raisons que la raison (anglo-saxonne) ne connaît pas; qu'ils se rappellent la parole de l'Évangile: "Le Ciel souffre violence et il n'y a que les violents qui l'emportent!"

Qu'ils méditent bien surtout cette vérité formidable: le Canada ne restera possession britannique que si les Canadiens-français le veulent bien!

Nous protestons et nous protesterons encore, tant que nous aurons une plume en les mains, du sang dans les veines, et tant que nous croirons à la justice définitive de Dieu!

FRANÇOIS HOMME.

Choses municipales

A propos d'une interpellation récemment posée, au Conseil municipal, par l'échevin Fournier, voici le texte d'une lettre que veut bien nous communiquer l'un de nos lecteurs:

A Son Honneur Monsieur le Maire et à Messieurs les Commissaires de la Ville de Montréal.

Messieurs, Permettez à votre humble serviteur de soumettre à votre bienveillante attention le rapport suivant concernant l'injustice criante commise à mon égard par MM. C. Amiraault et O. Filion, ingénieur et inspecteur en charge des égouts de la division Nord.

Ces messieurs m'ont relevé de mes fonctions comme contre-maître en chef de l'égoût-collecteur Laurier, 3^{ème} section, le samedi, 29 janvier dernier, me prévenant par téléphone seulement, sans alléguer aucune raison justifiable. Cela pour favoriser un certain M. A. Lacoursière, qui a été une grande partie de l'été sur les travaux à un salaire de \$3.50 par jour à ne rien faire, sous prétexte de recevoir les matériaux, chose dont nous n'avions aucunement besoin, pour la bonne raison que nous étions déjà deux contre-maîtres: votre humble serviteur et M. L.-F. Goyette, celui-ci possédant trente-cinq années d'expérience dans les travaux d'égouts et de construction générale.

Messieurs, lorsque j'ai pris charge de l'égoût Laurier, 3^{ème} section, durant les premiers jours de juillet 1915, j'ai dû commencer lesdits travaux à trois cent cinquante pieds en bas de l'angle des rues Gifford et Bordeaux, c'est-à-dire rue Bordeaux côté Est, point de départ de mon travail, le tout jusqu'à l'angle des rues Papineau et Gifford, côté Ouest, représentant une longueur de 1200 pieds.

J'ai rencontré, messieurs, dans cette partie de mon travail, le roc solide de la surface jusqu'à une profondeur de 23 à 24 pieds, et, comme ce roc ("Blanc Rouge" ou "Roc ferré") est d'une dureté à toute épreuve et reconnu par tous les experts compétents comme le plus coûteux à travailler dans toute la division Nord de Montréal. Ce travail a dû coûter au moins trente pour cent plus cher que le coût ordinaire des travaux exécutés dans la pierre bleue, ou pierre grise, qui existe en grande partie dans la division Nord.

Cette tranchée, messieurs, avait une longueur de neuf à dix pieds sur une profondeur de 23 à 24 pieds, approximativement, et, comme j'étais dans la nécessité

de faire enlever au fur et à mesure le résidu de cette tranchée par des voitures, vu que cette pierre aurait été d'un trop grand embarras pour l'exécution des travaux et aurait paralysé complètement la circulation des piétons et des voitures dans ces rues (d'une largeur de 65 pieds seulement), il m'était tout à fait impossible de laisser accumuler le résidu de ma tranchée, qui, par ce fait, a dû coûter à la Ville au moins 15 pour cent plus cher que si je m'étais trouvé en plein champ pour la partie de ces travaux.

On m'a reproché d'avoir eu de nombreux accidents sur mon égoût. Il n'y a rien de bien surprenant qu'il n'y ait pas eu plus d'accidents que sur une petite tranchée, de 4 x 0 et que vous allez sur une profondeur de 10 à 11, et lorsque vous avez le bois nécessaire pour bien couvrir vos mines, et que vous êtes en plein champ. Mais, messieurs, lorsque vous avez une tranchée de 9 à 10 de largeur par 23 à 24 pieds de profondeur dans des rues bordées de maisons et que, malgré mes demandes répétées à MM. C. Amiraault et O. Filion, d'avoir à me procurer du grand bois de 25 à 30 pieds de longueur par 6 à 7 pouces de grosseur, afin de pouvoir boucher les ouvertures des abouts, je n'ai jamais pu avoir satisfaction.

Messieurs, durant toute la durée des travaux dans la pierre, je n'ai jamais réussi à avoir satisfaction pour avoir l'outil

et les matériaux nécessaires au bon fonctionnement desdits travaux dans l'intérêt de la Ville. Autre considération, messieurs, que je soumets à votre bon jugement: C'est que, dans les premiers jours du mois d'août 1915, M. C. Amiraault m'ayant soumis qu'il avait l'intention de m'envoyer une machine à excavation, connue vulgairement sous le nom de Maine garvi, je fis observer à M. Amiraault que cette machine, dans la position où je me trouvais alors, serait plutôt pour moi une source de dépenses inutiles et un grand embarras sur les travaux. J'alléguai les raisons suivantes, messieurs, que vous prendrez en considération, je l'espère. Considérant l'exiguïté de la largeur des rues et incapable de faire enlever le résidu du minage durant la nuit, vu que nous étions bordés par des maisons occupées, ce qui aurait occasionné des ennuis très graves aux résidents, et ne pouvant faire enlever le résidu durant le jour et faire miner dans le même temps, cette machine a dû me coûter une dépense de \$3,500 à \$4,000 sans procurer aucun résultat pratique et avantageux et sans donner même la moitié du rendement qu'elle aurait pu donner si elle avait été installée en plein champ, là où on aurait pu miner la nuit et enlever le résidu le jour; et cette dépense additionnelle est due à M. C. Amiraault, malgré les avis donnés de bonne foi par moi. Et, messieurs, afin de bien vous convaincre, j'ai le plaisir de vous soumettre une lettre en date du 14 octobre dernier, de M. Paul Mercier, ingénieur en chef de la Ville, qui, après avoir fait enquête sur le fonctionnement de cette machine, m'ordonna de m'en défaire le plus vite possible, — ce que je fis avec le plus grand plaisir.

Laissez-moi, messieurs, vous soumettre encore une autre négligence grave de la part de M. C. Amiraault.

Lorsque je commençai les travaux, j'avais avec moi un M. J. Gagné, très bon mineur que j'avais en l'avantage de juger à l'oeuvre pendant deux mois sur une partie de l'égoût, rue Marquette, que j'avais terminée avant de prendre charge de l'égoût Laurier et qui me donnait entière satisfaction. M. C. Amiraault crut bon de m'enlever ce bon mineur pour me le remplacer par un certain M. J. Desajrdins qui n'était pas mineur du tout, car, tous les jours, durant son travail, nous avons eu à recueillir de 20 à 25 cartouches qui n'exposaient point, ce qui faisait que notre travail de "drillage" était pour ainsi dire annulé.

Je me plains du fait, en maintes circonstances, à M. Amiraault, le priant de vouloir bien y remédier, et ce ne fut qu'à près deux mois de sollicitations que je parvins à faire disparaître ce monsieur. Ça a dû coûter à la Ville, par le fait, deux à trois mille dollars.

Permettez-moi, messieurs, de vous faire remarquer que dans l'exécution de ces travaux j'avais dans mon chemin, pour l'ouverture de la tranchée, canaux en brique de 2 par 3, tuyaux à l'eau et tuyau à gaz. A l'angle des rues Papineau et Gifford j'ai dû faire 32 piliers en brique pour appuyer les tuyaux à l'eau, à gaz et canaux en brique, en grés, qui traversent cette rue.

Messieurs, après que j'eusse fait le travail le plus difficile et le plus dispendieux, M. C. Amiraault chercha à prendre des raisons non justifiables afin de me faire perdre le fruit de mon travail, que j'ai mené à bonne fin, malgré les embarras que ce monsieur m'a toujours suscités et afin de pouvoir en donner plus tard le mérite à un homme qui prend l'égoût au moment où tout le favorise. Nous sommes, en effet, parvenus à l'angle de la rue Marquette, et du Boulevard S.-Joseph, là où nous pou-

vous laisser le résidu de l'égoût sur la bande et où nous n'avons aucun obstacle dans notre route (ni tuyaux à eau ou à gaz, ni égout en brique), et étant en état de pouvoir faire le remplissage au *scraper* à chevaux ou avec la main d'oeuvre, ce qui veut dire que la partie qui reste à faire reviendra à 60 pour cent au moins meilleur marché que la partie terminée.

Espérant, monsieur le Maire et messieurs les Commissaires, qu'après vous avoir donné autant que possible les raisons qui militent en ma faveur pour ma réintégration comme contre-maître de l'égoût Laurier, 3^{ème} section, vous voudrez que justice me soit rendue, et que je puisse avoir l'avantage de bénéficier de la nature du terrain pour me compenser de toutes les difficultés que j'ai eu à rencontrer jusqu'à ce jour.

Je demeure, monsieur le Maire et messieurs les Commissaires,

Votre très humble serviteur
J.-E. BRUNET,
Contre-maître.
Egoût Laurier, 3^{ème} section.

Montréal, 7 février 1916.

Verba volant...

Le citoyen Vaillant a été inhumé ces jours-ci à Vierzon dans un caveau de famille. De chaque côté de ce monument funéraire se dressent deux énormes peupliers. Ils furent plantés au cimetière, par une singulière idée des parents du fameux socialiste, le jour de sa naissance. Ce sont aujourd'hui des arbres magnifiques, hauts et touffus.

Le jour de l'inhumation du citoyen Vaillant, des amis, MM. Sellier, Dejeante, Mauget et J.-L. Breton prirent la parole au cimetière. La foule, peu nombreuse, s'était groupée autour des orateurs qui jetaient à pleine voix des fleurs de rhétorique sur cette tombe ouverte, mais c'est en vain que les auditeurs émus tendirent l'oreille.

Le vent, extrêmement violent, agitait les feuilles argentées des peupliers avec une telle force qu'il fut impossible à quiconque d'entendre le moindre mot. Le vent emporta, une fois de plus, les belles paroles du socialisme. (Du Cri de Paris.)

Mlle ANDRÉ MERY

du
Théâtre de l'Odéon de Paris
au
National-Français la semaine prochaine

Non content de nous gratifier d'une saison de comédie, M. Dhavrol fait plus.

Il nous présente une comédie parisienne qui débutera la semaine du 28 dans "Les Marionnettes", de Pierre Wolff. Le public nous saura gré de reproduire à ce sujet la très intéressante biographie suivante, signée par M. François de Non, le fameux critique dramatique de l'Echo de Paris.

"Si j'étais peintre de genre et que je voulusse crayonner un type de symbolique Parisienne, je prierais Mlle Andrée Méry de bien vouloir poser devant moi. Et d'ailleurs, ce portrait existe, c'est une Hellen avec les lignes fines et fières, la grâce idéale et fluette, l'air d'énergie fragile qui caractérise les femmes de notre ville et de notre époque. C'est, en outre, une artiste au talent le plus délicat et le plus rare, fait de sensibilité, d'ironie, de tact suprême et aussi de l'intelligence la plus souple, la mieux adaptée qui soit. Mlle Andrée Méry, dans l'opinion des gens de théâtre et dans les sympathies du public, tient une grande place à Paris.

"Pourquoi je m'enrole"

Discours prononcé le 21 janvier au Monument-National par M. Olivar Asselin, major au 163^e

Suivi de trois lettres de sir Robert Borden, de sir Wilfrid Laurier et de sir Sam Hughes

Brochure de 50 pages. En vente chez tous les principaux libraires, chez M. Emile Vaillancourt, rue Sainte-Catherine, 413 ouest, et chez l'auteur, rue Saint-Jacques, 74, à Montréal.

10 sous l'exemplaire, 12 exemplaires pour \$1.00, 100 pour \$7.50. Ajoutez un sou par exemplaire pour le port. Prix particuliers pour les libraires.

LECTURE INDISPENSABLE POUR COMPRENDRE L'ATTITUDE DU NATIONALISTE CANADIEN QUI PREND PART A LA GUERRE

Nous protestons!

Le temps est à la guerre. Et le vent qui souffle sur les champs de bataille à travers l'Atlantique.

En passant près des rives laurentiennes, il a trouvé une province française, heureuse et paisible; en tendant l'oreille, il a entendu deux langues dont les âmes vibraient en harmonie; il a constaté la présence de deux peuples dont l'un, fort de ses droits et de sa puissance numérique, a l'esprit assez large pour respecter les droits de l'autre, la petite minorité; et le vent a continué son chemin en se disant:

"Je n'aurais rien à soulever ici, car la majorité de ces gens-là sont des descendants de Français!"

Mais le vent de guerre s'en fut soulever dans la province voisine; il a eu beau jeu!

Et voilà que les Irlandais catholiques, ceux-là même qui aux heures de lutte pour la survivance national furent si

heureux de trouver la France à côté d'eux, ceux-là même qui eurent l'avantage d'être à certains moments de détresse, soignés, dorlotés, sauvés par les fils de la Nouvelle-France! les Irlandais catholiques s'unirent aux Anglais protestants contre la langue française!

Et cela se passe en 1916, au moment où l'Angleterre se bat aux côtés de la France dans la vieille Europe!

Il se rencontre dans la province d'Ontario des Anglais à l'esprit borné et à la civilisation restreinte, qui, au mépris du fair-play britannique le plus élémentaire, veulent piétiner sur le droit le plus sacré qu'un peuple possède: le droit de parler la langue de ses pères!

Et, le plus étonnant, c'est que leurs alliés dans cette sinistre et peu glorieuse besogne, ce sont les Irlandais catholiques!

Et, constatation plus pénible à faire, les gens au courant de la question nous

CHOSÉS D'AUTREFOIS

Les vieux théâtres de Montréal

Autant qu'on le sache, (1), le premier théâtre de Montréal, au XIXe siècle, occupait la partie supérieure d'un grand entrepôt sis rue Saint-Sulpice, dans le voisinage immédiat de l'ancien hôtel des Postes. Ce théâtre, dont on ignore le nom officiel, avait été aménagé par un M. Ormsby, acteur écossais.

Voici comment la Gazette de 1804 annonce l'ouverture de ce lieu d'amusement:

THEATRE PAR PERMISSION

Mr Ormsby, du Théâtre Royal d'Edimbourg, informe respectueusement les dames et messieurs de Montréal, qu'il a l'intention (avec leur approbation) de fonder en Canada une troupe de comédiens qui jouera à Montréal et à Québec, alternativement. Le théâtre, en cette ville, est établi dans le vaste et convenable édifice qui est voisin du bureau de poste, et il y sera représenté, ce soir, (19 novembre 1804) une comédie en cinq actes, intitulée "The Busy Body" laquelle sera suivie de la farce très admirée, intitulée "The Sultan".

N.B.—Voir l'annonce pour autre détails sur la soirée. Loges, 5s., galerie, 2s., 6d. Billets en vente à la taverne de Mr Hamilton, au Montreal Hotel et au Théâtre où l'on pourra retenir des places de loges.

Le théâtre de M. Ormsby paraît avoir végété durant une couple d'années et, s'il faut en croire un auteur anglais, M. Lambert, qui visita Montréal à cette époque et qui a laissé un récit circonstancié de son voyage en Amérique, notre premier théâtre était loin de faire honneur à la future métropole canadienne. Traduisons cette appréciation en essayant de lui conserver sa saveur originale:

Il y a un théâtre, à Montréal, mais ses acteurs sont aussi mauvais que nos pères comédiens ambulants. Malgré cela, ils ont l'impudence d'exiger le même prix, tout près, que dans les théâtres de Londres. Parfois, les officiers de l'armée prêtent leur concours à la troupe, mais je n'en ai vu aucun, à l'exception du colonel Pye et du capitaine Clark du 49e régiment, qui ne consacraient pas les meilleures scènes de nos poètes défunts. On peut se faire une idée du niveau abject où le théâtre canadien est rendu lorsqu'on saura qu'on emploie des jeunes gens pour remplir les rôles féminins, la seule actrice qui existe étant une vieille femme de réputation douteuse, dont les Desdemone et les Isabelle avinées ont souvent fait la joie de l'auditoire canadien.

Jetons le voile sur ces débuts si peu séduisants et poursuivons notre route... chronologique.

Le deuxième théâtre de Montréal existait sans aucun doute le Garrick, qui existait vers 1806 dans la petite rue Saint-Jean-Baptiste, l'une des principales voies de notre ville en ces temps anciens.

C'est peu après, dans les casernes de l'artillerie, rue Saint-Paul, que fut fondé le "Military Theatre". Quoique petit, il possédait tous les accessoires nécessaires et il a été très en faveur dans les cercles militaires.

L'année 1808 vit l'ouverture d'une autre de ces institutions: le Montreal Theatre, qui mit à l'affiche pour sa première représentation: *Heir-at-Law*. Dans son invite, la direction informe le public que des poètes ont été placés dans diverses parties de la salle, afin d'assurer le confort des spectateurs; elle prend, de plus, la peine de signaler spécialement qu'il n'y aura pas de buvette attenante au théâtre. Faut-il croire que cela était devenu une coutume et que les gens respectables se plaignaient des désordres qui devaient en résulter? Le Montreal Theatre était situé au No 2 rue du Collège et dut jouir de quelque faveur, car le Directory de 1819 signale encore son existence.

Un autre théâtre naquit aussi vers cette époque, sur la rue Craig, en arrière de l'ancien St-Lawrence Hall.

Il n'est pas inutile d'ajouter ici que, jusqu'à la Confédération, la plupart de nos tréasuries étaient surtout fréquentées par les militaires et que, très souvent, c'étaient les officiers même et leurs femmes qui donnaient le spectacle. Pour cette masse d'hommes—ils étaient plusieurs centaines qui avaient peu à faire—le théâtre était le seul moyen de rompre la monotonie d'une existence bien terne. Aussi peut-on dire que c'est aux soldats saxons que nous devons une histoire théâtrale qui remonte déjà à plus d'un siècle.

Le premier Théâtre Royal fut construit en 1825 par une compagnie dont l'hon. J. Molson (2) un citoyen riche et entreprenant, était le principal, puis l'unique actionnaire. Voilà pourquoi le peuple l'appel-

lait plus volontiers le Théâtre Molson. L'édifice s'élevait rue S.-Paul, tout près de la rue Bonsecours. Il était en bois et briques, avait coûté \$30,000 et les plans en avaient été préparés par un architecte nommé Forbes. La façade se composait d'une modeste colonnade de l'ordre dorique, et, dans l'ensemble, il présentait un coup d'oeil passable, si j'en juge par une gravure de l'époque. Mais il offrait un inconvénient: la scène était plutôt petite et, tout d'abord, on ne put y représenter que de courtes comédies, jouées, la plupart du temps, par des amateurs. Voyant que le public encourageait bien ces essais, les propriétaires du Royal voulurent donner mieux. Pour cela, ils agrandirent la scène, la pourvurent de plusieurs décors et d'un beau rideau, puis il firent venir des troupes de l'étranger, qui "rendirent à la perfection, rapporte la chronique, les chefs-d'oeuvres dramatiques d'Europe". Le Théâtre Royal devint aussitôt le rendez-vous de la bonne société, désireuse d'écouter les meilleures productions des grands écrivains. Le premier gérant du premier Royal fut un acteur d'une certaine valeur. Il se nommait Frédéric Brown et ne dédaignait pas de monter sur les planches à l'occasion.

Un des premiers artistes fameux qui parurent sur cette scène est Edmund Kean, qui joua d'abord le 31 juillet 1826, dans *Richard III* de Shakespeare, puis, successivement, dans *Othello*, *Shylock*, *Hamlet* et *Sir Giles Oversack*.

Edmund Kean n'avait que 5 pieds 4 pouces de taille, mais cela ne l'empêchait pas de prendre rang parmi les plus grands tragédiens anglais. Il fut si bien admiré ici que lors de son départ les citoyens lui offrirent un banquet d'adieu.

Son fils Charles T. Kean vint jouer sur ce même théâtre, à l'âge de 21 ans, en 1832, puis il revint une autre fois, au second Théâtre Royal, en 1865, avec sa femme, la célèbre Ellen Tree.

Il est impossible de fournir une liste des pièces qui furent jouées ou de vous nommer tous les acteurs plus ou moins célèbres qui nous ont visités alors. On prétend, toutefois, que Mlle Cavé, à la tête d'une troupe choisie, y débuta en Amérique et l'auteur du *Bon vieux temps* déclare catégoriquement qu'Adrien, un prestidigitateur fameux, l'Hermann de l'époque, fit là son apparition à Montréal, le 24 août 1835, bien que Varaine, dans un article publié par le *Monde illustré* de 1898, affirme qu'Adrien était à Montréal, au Théâtre Hayes, en 1852. Cet auteur reproduit même l'affiche suivante:

ADRIEN! ADRIEN! ADRIEN!

Jouera ce soir au "Hayes"

Que tous s'y rendent

qui s'étalait, prétend-il, sur les murs.

Vous me direz peut-être qu'Adrien nous a visités deux fois, à 17 ans d'intervalle, et je penserais comme vous, si ces deux auteurs ne racontaient pas le même fait anecdotique au sujet de ces deux visites assez espacées, il me semble. En tout cas l'anecdote mérite de prendre place ici et je la cueille dans le *Bon Vieux Temps*:

"Après avoir donné une représentation au Théâtre Royal, Adrien eut l'idée de faire une fumisterie aux dépens des bons habitants du vieux marché, place Jacques-Cartier. Accompagné de M. Ludger Duvernay, il se promena sur le marché et s'arrêta devant la charrette d'une vieille habitante qui offrait en vente plusieurs paniers d'oeufs de la plus belle venue.

—Combien vendez-vous vos oeufs? dit le magicien en s'adressant à la fermière.

—Sept sous, répond la bonne femme.

—Sept sous! Ce n'est guère cher. J'en voudrais deux. Combien me demandez-vous?

—Pour deux seulement, ça sera deux sous.

—Soit, dit Adrien qui choisit deux oeufs dans un des paniers.

—Savez-vous, madame, reprit-il, que vous avez des oeufs extraordinaires. Ils pèsent beaucoup plus que les autres que j'ai vus sur le marché. Je vais en casser un pour connaître la cause de leur pesanteur. Ce disant le prestidigitateur prend un oeuf et le casse sur le fond de la voiture. La coquille brisée laisse échapper sur le pavé une guinée d'or (21 shillings sterling). Adrien ouvre des yeux grands comme des vitres de montres et empoche la pièce en s'exclamant:

—C'est prodigieux! Allons! cassons l'autre. Le deuxième oeuf est cassé avec le même résultat. Une nouvelle guinée s'enfuit dans la poche du magicien.

—Tenez, la mère, dit Adrien, j'achète tous vos oeufs. Allons! je vous en offre dix sous la douzaine.

—Vous n'y pensez pas, mon cher petit maître, des oeufs comme ceux-là! Je ne vous céderai pas le tout à moins de cinq chelins par oeuf.

—Mais, Madame, votre prix est exorbitant. Si vous le voulez, nous allons conclure un marché à un œu la douzaine. Du reste cet est-ce qui m'assure que chacun de vos

oeufs contient une guinée? Tenez! Et Adrien casse une couple d'oeufs et n'y trouve pas de pièce d'or. Il en casse un troisième et il en tombe une guinée.

—Monsieur, dit la bonne femme, je préfère garder mes oeufs. J'aurai peut-être plus de profit à les casser moi-même.

Adrien et Duvernay s'éloignèrent. La fermière ne tarda pas à partir du marché avec sa charrette. Elle entra dans la rue St-Paul et arrêta sa voiture devant une porte cochère, près de l'église Bonsecours. Elle prit un de ses paniers et se mit à casser ses oeufs un par un, triturant le jaune pour y découvrir la pièce d'or qu'elle convoitait.

Bernique! Elle cassa cinq à six douzaines de ses oeufs sans y trouver la moindre monnaie frappée à l'effigie de Sa Majesté le roi Guillaume. La brave Canadienne avait déjà cassé des oeufs en quantité suffisante pour faire une mayonnaise pour une table de huit cents couverts lorsque Adrien jugea à propos d'intervenir. Adrien, en bon prince, s'aboucha avec la vieille, il l'indemnisait pour la casse de ses oeufs et alla rire à ventre débouffonné avec son ami du succès de sa plaisanterie."

Dans la version de Varaine l'aventure eut lieu le 29 avril 1852; Adrien était accompagné du respectable père Homier, un échevin très populaire de l'époque, et la scène se passa au nouveau Marché Bonsecours. Ces deux auteurs se chicanent encore au sujet de la disparition de notre premier Théâtre Royal. L'un d'eux prétend qu'il fut démoli en 1845 et Varaine maintient qu'il a été incendié en 1848. Or s'il est vrai que le théâtre s'élevait sur le terrain occupé maintenant par le marché Bonsecours, Varaine aurait tort, car ce marché a été construit en 1845.

A la veille de l'année 1837, fameuse dans nos annales par la rébellion d'un certain nombre de nos compatriotes contre l'autorité, le Théâtre Royal vit témoin d'une échauffourée qui indique combien les esprits étaient déjà montés et quelle animosité existait entre les ardents des races anglaise et française.

M. Rodolphe Desrivières, un des chefs des Fils de la Liberté, et quelques jeunes patriotes assistaient, un soir, à une représentation. Tout alla bien jusqu'au moment où l'orchestre attaqua le *God save the Queen*. Aux premières notes de l'hymne officiel, suivant la coutume, tous les spectateurs se levèrent et se découvrirent. Plusieurs joyeux remarquant que Desrivières et ses amis restaient assis et coiffés, malgré les cris de *Hats off* qu'on leur adressait de partout, il fut résolu, immédiatement, de les expulser. Devant la force supérieure des assaillants, les patriotes se dirigèrent vers la sortie et Desrivières couvrit la retraite, mais comme ce dernier franchissait le seuil de la porte, il reçut un si solide coup de poing derrière la tête que son chapeau alla rouler sur le sol. Son agresseur était le Dr Jones, un gaillard de six pieds trois pouces, qui pesait deux cent trente livres.

Jugeant qu'il était inutile de tenter une revanche dans le moment, Desrivières rongea son frein et se contenta de dire à Jones: *I will remember you*. Deux jours après, notre compatriote rencontra son ennemi, rue Notre-Dame, et lui demanda publiquement des excuses qui lui furent refusées avec dédain. Jones conscient de sa force était loin de soupçonner ce qui lui arriverait. Il avait à peine exprimé un refus bien catégorique que Desrivières lui servait une série d'*upper cuts*, de *jabs* et de *swings* qui mirent le médecin saxon hors de combat. Des amis durent intervenir et les séparer, car on craignait pour la vie du médecin. Le lendemain, le Dr Jones envoya ses témoins à Desrivières et cette affaire se termina par un duel où il n'y eut aucune effusion de sang.

Un événement remarquable mais d'un tout autre genre, et qu'on se refuserait à croire si le Château de Ramezay n'en possédait pas la preuve sous forme d'un programme bien conservé, c'est la présence en cette ville, en 1842, de Charles Dickens, célèbre écrivain, alors âgé de 30 ans et déjà l'auteur d'un roman populaire, *Oliver Twist*, publié en 1838. Vous allez vous imaginer sans doute qu'il va s'agir d'une conférence faite par ce grand romancier, le Dumas anglais? Pas du tout. Dickens apparaît ici comme acteur, en compagnie d'amateurs recrutés parmi les officiers des régiments en garnison. Ce programme n'indique pas, malheureusement, à quel théâtre a lieu le spectacle, mais précisément pour cela je présume que ce devait être au Royal. Voici ce que contient ce vénérable chiffon de papier:

"Une soirée seulement.—Samedi, 28 mai 1842.—Charles Dickens et les amateurs de la garnison qui ont joué avec tant de succès mercredi..." Les pièces annoncées sont: *Roland for an Oliver*, *Two o'clock in the morning*, *High life below stairs*. Charles Dickens tient un rôle dans les trois pièces et les autres acteurs sont Hon. P. Methuen, Earl of Mulgrave, capitaine Wil-

loughby, capitaine Granville et capitaine Gorrens, tous cinq du 23e régiment, Dr Griffin du 85e régiment, MM. Thomas et Hughes, Mmes A. W. Penson, Henry Brown et Mlle Heath. Lever du rideau à 7 heures 30. Au bas du programme on ajoute: Lundi, M. et Mme Sloman."

Le Théâtre Royal ne suffisait pas cependant, ou bien son prix de location était trop élevé pour quelques-uns: toujours est-il que des représentations d'ordres divers se donnaient dans quelques salles ou grands hôtels de l'époque. Ainsi le "Masonic Hall" situé à côté ou au-dessus du British American Hotel, fut détruit, ainsi que l'hôtelerie, pendant qu'une cantatrice s'y faisait entendre, le 24 avril 1833.

Le propriétaire de l'hôtelerie, un Italien du nom de Rosco, fit ériger aussitôt, presque en face, le fameux Hotel Rosco, qui existe encore, mais qui a bien changé depuis. Lors de son érection, on amonçait partout avec étonnement qu'il avait coûté \$45,000 et que son aménagement seul était évalué à \$15,000. Songez donc! Dans cette hôtelerie, ouverte au public le premier mai 1836 et qui pouvait loger 150 personnes on donna plusieurs soirées musicales et autres. Un compatriote du propriétaire et exhiba même des puces savantes—tout comme au Dominion Park cette année—et un journal de l'époque nous vante les exploits de ces intéressants apêres! M. Rosco, sa fortune faite, vendit son hôtelerie à M. Donegani et alla finir ses jours dans sa patrie.

Entre 1830 et 1840, l'Hôtel Saint-Nicolas, place Jacques Cartier, aujourd'hui l'Hôtel Riendeau, fut quelque temps un théâtre de second ordre.

De 1812 à 1875, il exista, à Montréal, un lieu d'amusement qui eut son heure de célébrité. Je veux parler de ce Jardin Guilbault, dont je vous ai déjà entretenu l'année dernière en vous faisant connaître nos acrobates. Vers 1860 M. Vaillant donna dans ce Jardin, le dimanche, une série de concerts sacrés très suivis. Mais la principale attraction du Jardin Guilbault fut pendant longtemps sa ménagerie, qui passait à bon droit pour la plus considérable de l'Amérique. Ce Jardin fut témoin de la naissance d'un jeune lion qui devint bientôt le favori des habitués. Pendant quelque temps, le public s'en amusa comme d'un petit chien, et M. Borthwick raconte même que plusieurs le prenaient dans leurs bras pour avoir l'occasion de dire plus tard, à la stupefaction des auditeurs: "Moi, qui vous parle, j'ai tenu un lion dans mes bras." Plus tard, M. Guilbault vendit ce lion au légendaire P. T. Barnum et lorsque ce dernier vint visiter notre ville, M. Guilbault s'empressa de se rendre à la ménagerie. Il avait hâte de voir ce qu'était devenu son élève. Plusieurs années s'étaient écoulées dans l'intervalle. Cependant le lion reconnut son ancien maître immédiatement et, au grand ébahissement du public, il lui témoigna sa joie par des cris et de longues caresses, tout comme s'il n'eût été qu'un vulgaire caniche. Un citoyen encore vivant, qui était présent, me dit que rien ne fut plus touchant que cette scène!

Le fameux Hôtel Donegani, qui s'élevait au coin des rues Notre-Dame et Bonsecours et qui a été remplacé par l'édifice occupé par le Dr Picault, puis par M. Joseph Contant, fut aussi un endroit qui doit avoir sa place dans cette chronique théâtrale. Cette hôtelerie était jadis une maison d'un grand style. Elle avait servi de demeure à Lord Durham. Elle s'étendait jusqu'à la rue du Champ de Mars et comptait cent pieds de front sur la rue Notre-Dame, par deux cents dix-huit sur la rue Bonsecours. La salle à manger mesurait cent quarante pieds par cinquante. La façade, comme celle de presque tous les édifices importants de l'époque, comportait l'inévitable colonnade de l'ordre dorique, et sur le toit existait un dôme d'où l'on jouissait d'une belle vue d'ensemble de la ville et des environs. Très richement meublée, éclairée au gaz, cette hôtelerie était l'une des plus belles du Canada. Son propriétaire était M. Donegani, qui dirigea l'hôtel Rosco pendant quelque temps. Ce magnifique édifice fut réduit en cendres en 1849, au cours d'une soirée musicale, raconte l'auteur du *Bon vieux temps*.

.. Dans la soirée du 26 avril 1849 (1), le lendemain de l'incendie du parlement à Montréal, M. et Mme Laborde ainsi que le signor Tojanelli donnaient un concert dans la grande salle de l'hôtel. A la fin du concert, un groupe de jeunes libéraux, à la tête desquels était M. Sablin Têtu, demanda à M. Laborde de chanter la Marseillaise. Lorsque l'artiste parut sur l'estrade le drapeau tricolore à la main et entama le premier couplet de l'hymne patriotique français, les toriers dont la francophobie avait été chauffée à blanc depuis l'incendie du parlement protestèrent par des sifflets, des huées et des rugissements. I y eut une rixe dans l'auditoire, pendant laquelle les énergumènes de la bureaucratie mirent le feu à l'hôtel.

Après sa destruction, l'Hôtel Donegani renquita quelques pas plus loin au No 14 rue Notre-Dame dans l'édifice où se trouve maintenant l'Hôpital Notre-Dame.

Le premier Théâtre Royal venait de disparaître et notre ville n'avait plus de scène attitrée, lorsque la nouvelle se répandit, vers

(1) Sandham place cet événement au mois d'août.

1848 (2), que M. J. Hayes, laors chef de police, était pour construire un grand hôtel et un théâtre spacieux sur le côté ouest du square Dalhousie tout près de l'ancienne citadelle (3).

L'édifice Hayes avait un rez-de-chaussée et trois étages; la partie sud, faisant face à la rue Notre-Dame, était l'hôtel et la partie nord, longeant la rue du Champ de Mars, était le théâtre. Celui-ci mesurait à l'extérieur 135 pieds par 60 de front. Voici la description qu'en donne Varaine dans le *Monde Illustré*: "La façade de cet édifice était en pierre sculptée; les côtés et l'arrière partie en briques Dumsecen importées expressément d'Ecosse. A l'intérieur du théâtre, il y avait trois galeries, des loges de face, de côté, d'avant-scène, et même des baignoires. Son jeu de scène, un des meilleurs en Amérique, était évalué à \$40,000. Seul, son rideau, peint par l'Italien Martini, coûtait \$6,000."

Voilà des chiffres qui sentent l'exagération, mais enfin! Ce théâtre vit défiler une célèbre troupe de pantomimes et d'acrobates, les Ravel, composée de 126 sujets, qui joua trois mois, tout un hiver; es Danseuses Viennoises, au nombre de 60, accompagnées d'un orchestre de 38 musiciens allemands; M. et Mme Laborde, Adrien e prestidigitateur, s'il faut en croire Varaine, etc., etc.

Le Théâtre Hayes ne fournit pas une longue carrière, car il fut détruit dans l'immense conflagration de 1852. L'incendie ravagea, durant la journée du 8 juillet, les quartiers Nord et Centre et semblait éteint au coucher du soleil, lorsque le feu se ralluma dans les écuries de l'Hôtel Hayes, à sept heures du soir, par l'imprudence d'un soi-disant vagabond, et rasa tous les édifices d'alentour.

E.-Z. MASSICOTTE.

Pigeon vole!

Parce que deux colonels ont confondu l'uniforme suisse avec la livrée de l'ambassade allemande, les loyaux montagnards de l'Helvétie ont le rouge au front. Qu'ils se rassurent! La probité du gouvernement de Berne ne fait nul doute. Pour deux âmes de lansquenets à qui la botte prussienne imprimait la marque de ses clous sur le derrière et qui trouvaient ça agréable, nous savons que les fraîches vallées suisses n'ont pas cessé de nourrir en immense majorité les plus fiers paysans de l'Europe. Il n'y a pas lieu de distinguer entre Suisse romande et Suisse allemande: Bâle et Zurich pensent là-dessus comme Genève et Lausanne. La langue n'y fait rien. Entre eux et les adorateurs du Kaiser, il y a la différence de l'homme invinciblement libre à l'homme instinctivement servile, de Guillaume Tell aux valets de Gessler.

Sachant le gouvernement fédéral résolu à mener l'affaire avec vigueur, je me permettrai de verser au dossier de l'es-

(2) Nous croyons que cette date est exacte, parce que Sandham nous assure qu'après l'incendie du parlement, en avril 1849, la législature s'assembla dans ce théâtre.

(3) Cet endroit était le point le plus élevé de l'ancien Montréal. On serait loin de s'en douter depuis que le C.P.R. s'est chargé de le mettre de niveau avec la rue Craig.

pionnage sur la frontière suisse trois faits qui en éclairciront peut-être le fonctionnement.

Le cabinet de Berne sait-il qu'à (supprimé par la censure) jamais un avion français n'a pu quitter le sol sans que, d'un toit quelconque, s'envolât un mystérieux pigeon, filant à tire d'aile vers les colombiers d'outre-Rhin? Le général-gouverneur de [...] ordonna de rechercher tous les pigeons de la ville et de les mettre à la casserole; fin symbolique pour ces dénonciateurs ailés. Ce fut en vain; toujours, à chaque départ de nos avions, un pigeon s'envola.

En quoi ceci intéresse-t-il le gouvernement helvétique? Voici: un pigeon-voyageur ne se rappelle son colombier que pendant trois mois. Au bout de trois mois de guerre, les pigeons qui continuaient à piquer du bec vers l'Allemagne en étaient donc venus après le début des hostilités. C'est dire qu'ils allaient à Mulhouse par la voie des airs, et en revenaient dans des paniers suisses!

D'ailleurs, à Mulhouse, la liaison avec la Suisse était assurée en la personne du général prussien qui y commandait le corps d'armée. Intempérant et brutal, cet officier avait pour mérite d'être le mari de sa femme, née von Bismarck. Est-ce que, en cherchant bien, le gouvernement fédéral ne trouverait pas un officier supérieur suisse ayant épousé une autre Françoise von Bismarck, soeur de la première?

Enfin, il serait facile de rechercher si le hobereau qui se trouve en territoire suisse, devant [supprimé par la légue] dresse toujours, à présent que ses vertes frondaisons ont fait place à des branches dépourvues par l'hiver, un observateur juché en nid de pie au-dessus des arbres, d'où le colonel Wattenwyl venait jeter sur notre pays un regard amical d'une si belle neutralité?

MAURICE DE WALEFFE

(De l'Œuvre.)

LA BANQUE D'ÉPARGNE

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de deux dollars par action sur le capital de cette institution a été déclaré et sera payable à son bureau-chef, à Montréal, le et après le samedi, 1er avril prochain, aux actionnaires enregistrés à la clôture des affaires le 15 mars prochain.

Par ordre du Bureau de Direction,

A.-P. LESPERANCE,

Gérant

Montréal, le 21 février 1916.

Téléphone: Main 5498

Chambre 601

Geo.-H. Thibault

COURTIER D'IMMEUBLES

ET D'ASSURANCES

EDIFICE TRANSPORTATION

Sixième Etage

PATTERSON et LAVERY

W. Patterson, C.R. Saluste Lavery, B.C.L.
M. Lavery, son bureau le soir, à Longueuil, 1, rue Saint-Thomas.

AVOCATS — PROCUREURS
180 SAINT-JACQUES,
Saluste Cable Wilpon.

SUITE 111,
Tél. Main 3960.

H. Beauregard

Entrepreneur général
en construction

70, rue St-Jacques, 70

MONTREAL

Téléphone: Main 735

Avis aux gens de gout

S'il est une obligation qui s'impose aux gens de goût,

désireux de s'habiller avec élégance,

c'est bien une visite au magasin d'

Oscar Loiseau & Cie

159, rue Saint-Denis, 159

Téléphone: Est 446

Complets de tout genre pour messieurs. — Costumes pour dames.
Etoffes de premier choix, main d'oeuvre irréprochable.

SPECIALITE:

HABITS DE GALA

N.-B. — Se réclamer de l'"Action."

L'Assassin de Jaurès

Un homme important me dit: "Peut-être, même, Villain sera-t-il acquitté?"
Je lui réponds: "Pourquoi ne le serait-il pas? Il n'a point, que je sache, commis un de ces crimes que la justice légale peut évaluer. Victor Hugo, qui se plut à l'antithèse, eût, je crois, posé nettement la question: "Rien a tué Tout; allez-vous maintenant, en assassinant également Rien, en faire l'égal de Tout?"
Que dans ce temps où tous les crimes sont à l'ordre du jour, la société constitue en jury douze citoyens auxquels elle enjoint de figurer la Conscience humaine; qu'elle mobilise un président de cour d'assises et ses assesseurs, un procureur ou son aide, pour essayer de venger Jaurès, — qui ne l'eût point souhaité, — en accablant de paroles son meurtrier, qu'il n'a même pas connu: cela prouve seulement que la civilisation tient à ses solennités ordinaires. Et c'est bien là une dérision incomparable, si nous considérons qu'aujourd'hui la guerre est dans toute l'Europe et, avec elle, le désordre, la folie, l'injustice et la morne vresse de tuer...

On ne peut empêcher la société, surtout lorsque les peuples les plus spirituels sont aux prises, de se donner la comédie de la justice. Mais je veux espérer, pour son honneur, qu'aucun ami véritable de Jaurès, aucun de ses admirateurs vraiment soucieux de sa gloire, n'est acquis à la solennité judiciaire dont le pitoyable M. Villain va faire seul les frais. Qui de nous pourrait reconnaître l'expression de ses regrets dans l'éloquence à laquelle va s'abandonner le procureur de la République, ou son aide? Qui de nous voudrait accorder sa douleur à ces paroles domestiques qui, trois jours avant la guerre, servaient de l'éloge de feu Calmette, ou de tout autre? Le petit M. Zévaès, qui participe à la défense de M. Villain, peut essayer d'élever ses effets oratoires à la hauteur de ses remontrances; il ne provoquera chez tous ceux qui aiment Jaurès sans en rien attendre, sans en rien recevoir que l'exemple d'une clairvoyance libérale et d'une souveraine bonté, aucune irritation, aucun agacement même. La parade à laquelle il prête son concours n'est pas de notre compétence.

La pensée de Jaurès reste vivante... et c'est un bonheur unique, pour l'humanité, que cette pensée soit d'essence éternelle, car voilà bientôt un an qu'elle serait morte du "sucées" de M. Gustave Hervé et d'autres repentis, plus cruels, inconsciemment, que M. Villain, qui, lui, malgré toute sa volonté, n'a tué que le corps du meilleur des hommes...

Sa pensée reste vivante; et je crois la bien comprendre, je crois la bien servir et la perpétuer dignement, en voulant que, dans un temps où, tout n'étant qu'exploits guerriers, espérances meurtrières, tout n'est, par cela même, que représailles, Jaurès soit le seul homme dont la mort n'aura pas été vengée... parce qu'elle ne pouvait pas l'être, parce qu'il n'est au pouvoir de personne de réduire à la justice écrite la valeur d'un homme où l'Amour s'était créé tout entier.

Aussi bien, quel est l'objet du débat? Il est né à Reims, le 18 septembre 1885 et il s'appelle Villain, Raoul Villain. Son père était greffier du tribunal de Reims; il fut commis-greffier, comme son père. On a imprimé que sa mère est internée dans un asile d'aliénés depuis 21 ans.

Un père docile et brave homme... on nous dit que lorsqu'il apprit l'assassinat de Jaurès il se serait écrié: "Quel est le fou qui a commis ce crime?"... un père comme tant de pères, et une mère folle: telle est l'ascendance immédiate de M. Raoul Villain. On nous a dit aussi qu'il crut en M. Marc Sangnier et qu'il fut, d'abord, sillonniste. Ainsi "commencé", il ne pouvait que progresser vite, certains journaux, justement renommés aujourd'hui pour leur excellence à la délation, veulent bien s'attendrir (sic) en nous révélant que, dans sa géologie, il prépare sa licence ès-lettres et fréquente Cornelle. C'est donc un intellectuel, les prétentions à l'esprit n'étant pas, nécessairement, incompatibles avec l'impeccable idiotie des actes...

Avant même d'avoir vécu, cet apprenti Brutus avait fait son choix; il s'était composé un patriotisme conforme aux rancunes de M. Urbain Gohier, aux sophismes solitaires de M. Maurras et à la vertu policière de M. Léon Daudet. Soutenu par ce viatique, il vint à Paris. Il y vint pour tuer Jaurès.

Pourquoi ce zèle, et cette rage? Laissons-lui la parole:

Je reconnais, a-t-il dit, que ce soir j'ai attrapé M. Jaurès, qui dinait, avec plusieurs de ses amis, à une table du restaurant "Le Croissant", table qui se trouvait proche d'une fenêtre. Je me suis approché et, pendant que de la main gauche j'écartais les rideaux, de la droite je tirai deux coups de revolver.

Si j'ai fait cela, c'est que Jaurès, venu à l'Allemagne, a trahi son pays en combattant la loi de trois ans, et qu'il faut toujours punir les traîtres.

On comprend que M. Maurice Pujot ait, le soir même du crime, tenu, au nom de l'Action Française et des Camélots du Roy, à se désolidariser d'avec M. Raoul Villain. Simon, on devrait convenir que "nous avions déjà lu cela quelque part", et que l'assassin s'est borné à parfaire, jusqu'à la

changer en une "leçon de choses", la verve agressive de certains polémistes.

La guerre se charge trop bien de prouver à ces derniers que leur royaume est de ce monde pour que je m'oublie jusqu'à les juger. J'imagine, pourtant, que ces infatigables chercheurs de coupables, ces délateurs éblouis, qui aimeraient mieux nous rendre la patrie odieuse, inhabitable, que de n'être pas de fauves patriotes, n'ont pas trouvé mauvais, le 31 août 1914, que certains présentent la peine de plaider, en leur faveur, la thèse de l'irresponsabilité. Et nous comprenons mieux, à la lumière de la pitié qui les aura et qui, en bonne logique, doit sauver M. Raoul Villain, leur acharnement à réclamer, au nom de l'"union sacrée", le peloton d'exécution contre tous ceux qui ne sont pas aussi bien doués qu'eux pour haïr et pour dénoncer.

Ces pourvoyeurs criaient à la naïveté, et M. Villain se retranchait dans ses souvenirs classiques, si je tentais de montrer à ce fils d'un greffier et d'une folle l'immensité de ce qu'il a tué, si facilement de deux coups de revolver, — comme au temps où, tout petit, il se faisait la main en jouant au soldat...

Nous seuls savons vraiment ce que Jaurès fut pour nous.

Nous étions doux, nous étions clairs, nous étions grands par cet homme qui assumait, ici-bas, la bonté, tout naturellement: comme un arbre fleurit ses fleurs. Parmi toutes les passions qui se disputent notre être, il avait choisi l'espérance; et il lui donnait son cœur de brave homme, sa force incorruptible d'artisan, et sa voix sublime où il semblait qu'affluât, comme un océan chargé d'âmes, toute la misère d'un Travail, tout son rêve. Il était sensible à la Raison autant qu'il était conquis à l'Amour; et, quand il avait parlé, un chef-d'oeuvre vivait sur le monde, où l'Amour et la Raison se ressemblaient. Une exaltation adorable le suivait, où commuaient ceux qui sont, ici-bas, les élus de la plus grande peine. Et quand il scandait, d'un geste élevé comme pour bâtir, sa parole merveilleuse, les plus pauvres éprouvaient que, portés par lui, ils montaient.

Compact, puissant, lucide, il se dressait entre la France et la Guerre; il disait à cette dernière: "Tu ne passeras pas..." Mais la vie est bête. Il a suffi des lectures loquacement résolues de M. Raoul Villain, de ces coups de revolver, de sa folie peut-être, pour que Jaurès tombât... Et la Guerre a passé...

Vous acquitterez ce pauvre diable, Messieurs les jurés. Les braves gens, qui ont toujours raison quand il ne s'agit plus que de bon sens, — les braves gens vous diront: "Sa mort ne nous rendrait pas Jaurès... Alors, à quoi bon?"

Dans l'impuissance où vous êtes de punir ses complices, — s'il en a, — et, même, en ce cas, de les découvrir et, surtout, de les atteindre tous, il est décent que vous vous en remettiez à Jaurès lui-même du soin de votre sanction.

Écoutez. La fin du dernier discours qu'il a prononcé est celle-ci: "Alors, les peuples diront aux responsables: Allez vous-en, et que Dieu vous pardonne!" C'est presque un testament. N'y faites point défaut.

Ne transformez pas en martyr ce M. Raoul Villain, qui n'est qu'un imbécile et qui n'a aucune importance.

Laissez-le plutôt devenir un bourgeois bien honorable, et dont ceux qui pensent comme lui diront: "Ce bon citoyen, ce bon mari, ce bon père, c'est quelqu'un: il a tué Jaurès!"... Et qu'il ait sa statue, comme tout le monde...

Pour le surplus, abandonnez-le à ses remords, s'il est capable d'en avoir, ou à ces polémistes dont la lecture l'inspire, et qui ont toujours besoin d'un grand homme.

Abandonnez-le, surtout, à Dieu, — le vôtre, probablement, — qui entend que celui qui a tué par le fer périsse par le fer.

Mon inoubliable ami Jean Moréas professait que tout ce qui nous offense ou nous désespère contribue à l'ordre, ce qu'il a résumé par ce vers stoïque:

A l'ordre un tel tribut je l'ai dû, je le dois.

Messieurs les jurés, dites-vous qu'il est peut-être dans l'ordre des destinées que M. Raoul Villain, qui assassina, soit assassiné à son tour... pas légalement, mais par un imbécile comme lui, par... accident: comme mourut Jaurès. Ne vous opposez pas... pour le seul résultat d'amoindrir celui que nous pleurons, — à la vraie justice: celle que nul Napoléon ne saurait codifier.

Il n'est pas impossible même que l'ordre des destinées" veuille que l'assassin de M. Raoul Villain porte, lui, sa tête sur la guillotine...

L'ironie qui se mêle toujours à la fonction de vivre compenserait alors, pour nous, certains espoirs qui sont morts avec Jaurès.

Et ce jour-là, peut-être, les peuples, enfin, comprendront.

GEORGES PIOCH.

LIVRES A VENDRE

A très bon compte, en bloc ou séparément, 300 volumes et brochures canadiennes, et une centaine d'ouvrages étrangers sur les sujets les plus divers. On échange pour bons classiques latins et grecs et certains auteurs anglais, russes ou allemands. Catalogue sur demande. S'adresser à OLIVAR ASSELIN.

Un goujon de Montmédy

C'est dimanche, mais on travaille tout de même. Depuis que le boulot a repris, les machines n'arrêtent pas de rouler. Jour et nuit, on a imprimé pour l'Empire, pour la Journée du Poilu, il faut liquider les commandes en retard. Ce soir, on veillera encore.

— Gare les mains!
Le volant prend sa course. Sous les cylindres, entraînant les rouleaux et les mouilleurs, la pierre, sur son chariot, commence son va-et-vient monotone, dans un grand bruit de ferraille.

Voilà une première épreuve, tout humide. C'est une image de la guerre: de pauvres gens, des évacués, marchent à grands pas sur la route, traînant les quelques meubles qu'ils ont pu entasser sur des charrettes, des enfants portent des paquets... un chien suit... A l'horizon, l'incendie...

— Tenez!... En voilà un qu'a vu ça, dit le conducteur, et il me montre, à côté de nous, son receveur, un petit gars de 13 ans, une bonne balle de gosse, pas trop joufflu, aux cheveux blonds coupés ras. Sa veste bleue d'imprimeur est un peu large pour ses épaules, il a un tablier en papier et délabrouille ses mains dans un chiffon plein d'essence. Une tache d'encre sur le nez, il a tout de l'arpète.

— S'pas, que t'as vu ça?
Le même regarde, fait un peu la moue:
— Oui, mais nous, il pleuvait pas, y avait de la poussière... et un soleil!... Et pis y avait les vaches, les chevaux, les moutons... Où qu'j'ai vu ça? Ben chez nous.

— Oui, dit le conducteur, c'est un réfugié de Montmédy. Il est ici avec sa mère, un petit frère et une petite soeur. S'pas Goujon, l'es chef de famille?

— Pardienne! pisque p'pa est soldat. Quand les Boches ont vu sa photographie en zouave, encadrée au-dessus du lit, ils l'ont crevée à coups de baïonnette... Non, j'y étais pas. Fauz vous dire, on demeurait dans la ville haute, et les premiers jours, pour faire de la place aux soldats français, on nous avait fait descendre au Bas-Montmédy, dans les maisons à louer. Pensez... y en avait des soldats; à part la garnison, ça n'arrêterait pas de défilet dans les rues: des Hussards, des chasseurs, des artilleurs, des autos! Parlez si c'était beau! Et ils chantaient tous, en s'en allant chercher les Boches en Belgique. A Montmédy c'est une forteresse, on était bien tranquille. On allait lire les communiqués à la mairie, on regardait, sur les remparts, le 165e, qui creusait des tranchées en face et qui mettait des fils de fer. Les routes étaient barricadées avec des bagnoles en travers... Pis on commençait à entendre le canon et à voir les prisonniers boches qu'on ramenait; malheureusement y avait aussi des blessés français. Ils n'étaient pas contents, et même en colère: les Boches se cachaient dans des trous, on les voyait pas, les Français chargeaient à la baïonnette contre les obus et les mitrailleuses. Et, un beau jour, les employés de la gare disent qu'ils partent avec le dernier train. Trois jours après, à huit heures du soir, tous nos soldats s'en vont aussi et font sauter les ponts. Les Boches approchaient, y en avait trop, on pouvait pas se défendre. Ça n'allait plus!... Et savez-vous qu'est-ce qu'ils disaient, les vieux? Ben, ils disaient qu'ils avaient déjà vu les casques à pointe en 70, qu'il y avait pas besoin d'avoir peur et de s'affoler, ça serait pas plus dur cette fois-ci. Et ils sont restés, et le maire le premier, et les Boches se sont amenés. Fallait les voir, les frousards, marcher le long des murs des maisons en faisant le gros dos, de peur de recevoir un pruneau par les fenêtres, et quand ils ont été bien sûrs que les Français étaient partis, ils ont commencé la ribouldingue. Voyez installation! et qu'est-ce qu'ils ont fait, les cochons!... Vous parlez de gossiers rapides! Et je bois, et je mange!... Et quand ils étaient pleins, ils mettaient le feu aux boutiques, sans le faire exprès, qu'ils disaient, et ils passaient la revue des pots de chambre!... Pourquoi? ben, allez leur demander. Y avait pas à discuter, un vieux grand-père qui avait gardé un pistolet à pierre dans sa malle, ils l'ont fusillé. Et ceux que ça leur plaisait, ils les embarquaient prisonniers en Allemagne, avec les armoires, les casseroles en cuivre et les arbres qu'ils coupaient dans la forêt.

Tandis qu'il parle, sa figure s'éclaircit. Je me rappelle des yeux comme ceux-là, des yeux qui avaient aussi vu des Boches lâchés en liberté. Au départ d'un renfort dans la cour de la caserne, un bleu, un de la classe 16, qui bouclait la bretelle de son sac, son fusil entre les genoux, m'a dit: "Eh! l'ancien! donne-moi ton drapeau!" Et, en épinglant sur son képi le petit drapeau aux couleurs belges que j'avais ôté du mien, il m'expliquait: "Parce que c'est mon pays, savez-vous. J'ai pu venir d'Anvers pour m'engager. Ils nous ont eus là-haut, mais maintenant c'est à notre tour, pour une fois!... Ah! les crapules!"

Oui, ce gamin belge avait le regard courageux de ce petit Meusien, qui continue:

— Malgré tout ça, les vieux de 70 avaient raison. Les Boches sont pas si terribles. Quand on leur tenait tête, et ça s'est vu,

ça n'allait pas plus loin. Nous, les gosses, devant leur kommandatur, on avait construit un fort en sable qui s'appelait "Le Vengeur". Ils ont jamais pu nous empêcher de jouer à la guerre et de flanquer toujours une pile à ceux qui faisaient les Boches. Sous leur blair, on leur sifflait la "Marseillaise" ou "Sambre-et-Meuse".

— Sacré Goujon! dit le conducteur, il est lésalé.

Et je demande:
— Goujon, c'est son nom?
— Mais non, m'sieu, c'est un sobriquet; chez nous, dans la Meuse, on est tous des goujons, comme ceux des Ardennes sont des sangliers et ceux de Reims des cornichons. Si vous étiez venu vendredi, à notre arbre de Noël, vous en auriez vu plus de cinq cents, des goujons, des petits, des grands, et des goujonnes!

A 4 heures, pendant la pause, il me raconte le concert et la distribution de jouets et de vêtements, organisés par le groupement fraternel des Réfugiés meusiens. Chaque enfant a eu son cadeau de Noël, chacun son paquet tout préparé d'avance: un tricou, un chapeau ou un petit beret, des chemises chaudes et une paire de bas. Des joujoux et du chocolat, sans compter les brioches qu'on mangeait tout de suite...

J'apprends que, depuis quinze mois, la caisse de secours des réfugiés meusiens a pu venir en aide à tous les malheureux cherchant asile loin de leur pays envahi. Le Comité accueille toutes les demandes et distribue les fonds. Les poilus aussi peuvent améliorer l'ordinaire.

— C'est très chic, ajoute le goujon, on est tous casés, ceux qui peuvent tourner ont du travail, on couche chacun chez soi et on se retrouve faubourg Montmartre, pour parler du patelin, qu'on reverra bientôt. Sur! sameli, c'est le jour de l'An, on recommence une année, l'année de la Victoire, l'année que nous allons retourner chez nous. Pardienne! on retrouvera pas notre vieille maison, notre pauvre maison qu'a brûlé deux fois, mais on en fera une belle toute neuve, en briques, avec une chambre pour moi, et une pour les gosses, tout ce qu'il y a de mieux, c'est les Boches qui paieront. Tiens, fallait pas qu'ils y viennent, on leur disait rien, nous autres, à cette bande de malfaisants qui valent pas la corde pour les pendre, eux et leur Guillaume avec. Quelle purge qu'on va leur fourrer! Ça leur apprendra à vivre chez eux sans chercher des raisons aux voisins. Une supposition: j'suis méchant, vous laissez votre porte ouverte, j'entre chez vous, j'vous fiche un bon coup de poing et j'vous boucle dans la chambre. L'coup de poing! vous l'avez, mais le temps que vous recommencez votre balai et vous avez vite fait d'balancer sur le palier et même dans l'escalier avec perte et fracas! J'suis pas Mme de Thèbes, mais j'vous l'dis: C'est ça qui va arriver à Mossieu. Ça y apprendra à se faire passer pour une Terreur, à vouloir bouffer tout le monde!... Une Terreur! Non, mais tout juste la Terreur des haricots verts.

Bravo! petit goujon, allons travailler, tu grandiras. Voici la bonne année, c'en sera fini de toutes les misères, des crimes, des atrocités, des larmes, et du "Deutschland uber alles".

POULBOT.

(Du Journal.)

Le pourboire

On raconte en Allemagne cette anecdote.

Le maréchal Hindenburg, après avoir dîné avec le Kaiser, monte en automobile, pour regagner son quartier général, mais au moment de partir, le chauffeur ne parvient pas à mettre la machine en marche. C'est une panne sérieuse: pour permettre au maréchal de partir, Guillaume II lui prête une de ses voitures...

En arrivant à destination, Hindenburg tend au sous-officier qui l'a conduit un billet de cinq marks.

— Pardon, Excellence, dit le sous-officier, immobile, dans la position réglementaire; Son Excellence ne me reconnaît pas?

— Je vous reconnais parfaitement. Vous êtes le baron von... et j'ai souvent chassé avec vous chez votre père, qui est un de mes vieux amis. Mais apprenez, urgent, que lorsqu'on sollicite un emploi de domestique, il faut savoir accepter un pourboire. (Trinkgeld.)

Vraie ou fausse, cette histoire déjà ancienne a fait le tour de l'Allemagne et elle a décidé beaucoup d'embusqués de l'automobile à entrer dans le service armé.

Chez nous, on raconte qu'un ministre socialiste a eu comme mécanicien le fils très robuste d'un des plus notoires commerçants parisiens, très réactionnaire et très dédaigneux du personnel politique républicain.

Mais personne n'a jamais prétendu que le ministre eût offert un pourboire à son chauffeur ni que le chauffeur eût songé à entrer dans le service armé.

Aux amis de l'"Action"

Aimez-vous notre journal? Nos idées vous plaisent-elles? Il n'est pas de plus efficace moyen de nous encourager que de nous confier

VOS IMPRESSIONS

Tarif modéré

Travail de premier ordre

DEMANDEZ NOS PRIX

En vente aux bureaux de l'"Action"

Nos Amis les Québécois, album de caricatures. Dessins de Ch. HUARD, adapté aux moeurs de Québec. Couverture en couleurs de Charlebois. Préface de Jules Fournier	25 cents
Edition de luxe	\$1.00
Souvenirs de Prison, par JULES FOURNIER, Préface d'Olivar Asselin	25 cents
Edition de luxe	\$1.00
A Quebec View of Canadian Nationalism, par OLIVAR ASSELIN.	25 cents
Edition de luxe	\$1.00
Rapport sur l'Immigration française et belge, par OLIVAR ASSELIN.	25 cents
Edition de luxe, avec initiales enluminées	\$5.00

Pour prendre un bon repas, pour passer une agréable soirée,

VOUS NE TROUVEREZ RIEN DE MIEUX, SUR TOUTE L'ILE DE MONTREAL,

QUE

Le Château-Dupéré

RUE NOTRE-DAME, LONGUE-POINTE

Spécialement recommandé aux touristes.

CUISINE DE PREMIER ORDRE.

SITE MERVEILLEUX.

Un disparu

M. Sarrien, qui vient de mourir, a occupé une situation éminente dans le parti radical, et une situation singulière dans le monde politique: pendant vingt ans, il a été l'homme qu'à chaque crise ministérielle le président de la République faisait appeler pour le charger de "ne pas former un nouveau cabinet".

Entendez qu'on le faisait venir, qu'on l'invitait à essayer de réaliser une combinaison; il demandait à consulter ses amis commençant des démarches, revenait à l'Élysée, annonçait que la combinaison lui paraissait possible, recevait la commande, reprenait ses démarches et au bout de vingt-quatre heures retournait encore à l'Élysée, pour déclarer que, décidément, ça n'allait pas et qu'il aimait mieux renoncer à sa tentative.

Une seule fois, en 1906, il réussit à mener à bien la mission qui lui était confiée et à former un ministère...

Depuis lors, il ne fut jamais appelé! C'était un homme silencieux, discret, effacé, dont on connaissait l'existence par les journaux, mais dont personne n'avait entendu un discours, lu une proposition de loi, remarqué un acte politique quelconque. Sa position considérable était un mystère, son influence, un secret entre lui

et son parti. Feu Camille Pelletan, traduisant son nom en latin, l'appelait "Hoc nihil". (Du Cri de Paris.)

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM
MONTREAL-TORONTO
9 h. 20 et 10 h. 15 du matin, 7 h. 30 et 11 h. du soir.

Wagon - salon - buffet - bibliothèque sur les trains de jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité sur les trains de nuit.

L'International Limited
Le train d'un service supérieur. Quitte Montréal pour Toronto et Chicago à 10 h. 15 du matin tous les jours.

MONTREAL-OTTAWA
8 h. 15 du matin, 4 h. et 8 h. 05 du soir. Train de 4 h. du soir tous les jours, excepté le dimanche; train de 8 h. 15 du matin et 8 h. 50 du soir tous les jours.

Wagon - salon - buffet-bibliothèque sur tous les trains.

BUREAUX EN VILLE:
122 rue Saint-Jacques (téléphone: M. 6905), Hôtel Windsor et Gare Bonaventure.

Pour impressions en tout genre, s'adresser à l'"Action." Tarif modéré, travail rapide et de premier ordre. Demandez nos prix.

Représailles ?

"Le silence ne supprime pas les événements", répète l'"Oeuvre". Il ne supprime pas non plus les zeppelins.

Ce serait une erreur de croire que notre "Oeuvre" n'a connu que quatre fois les honneurs de la saisie; la navrante actualité nous oblige à rappeler qu'avant d'être quotidienne l'"Oeuvre" avait déjà mis en branle toute la maréchaussée nationale: à la fin de mars 1915, M. Millerand donna l'ordre exprès à tous les préfets, procureurs, commissaires et gendarmes d'appréhender et de détruire tous les exemplaires de notre numéro qui portait sur sa couverture cette question indiscrète: "Pourquoi n'avons-nous pas de zeppelins?"

Bien entendu, jamais les autorités compétentes ne soufflèrent mot des milliers d'exemplaires ainsi étouffés, ni du gros préjudice matériel que nous causâmes de ce pouvoir. On attend pour s'occuper de ces détails que M. Jean Dupuy vocifère: "Mes paquets sont éventrés!" Aussi bien, cette fois-là, l'"Oeuvre" n'avait fait entendre nulle protestation, nulle plainte. N'éprouvant que le seul regret de n'avoir pu jeter un nouveau cri d'alarme, elle se tenait pour satisfaite si, parmi les exemplaires indument saisis, M. Alexandre Millerand, qui assumait alors la trop lourde charge de la défense nationale, en avait gardé un pour le lire avec quelque attention et en faire son profit.

Par malheur, M. Millerand s'imaginait que, pour prévenir le retour des zeppelins, il suffisait d'empêcher l'"Oeuvre" d'en parler. Et, certain de nous assurer ainsi la maîtrise de l'air, il adopta délibérément la politique de l'autruche, oubliant que l'autruche est un des rares oiseaux qui ne savent pas voler.

Qu'est-ce donc que nous avions proféré d'inouï dans cette brochure? Contenait-elle des renseignements nouveaux, des "révélation" sensationnelles, un terrible réquisitoire contre nos "dirigeants" (comme ils s'appellent)? Pas le moins du monde: la brochure ne contenait "pas une ligne, pas un mot inédit." Je n'étais bon qu'à réunir quelques-uns de nos articles sur l'aéronautique parus bien avant la guerre (car, depuis plusieurs années, l'"Oeuvre" hebdomadaire menait une minutieuse enquête sur l'insuffisance de notre préparation militaire) et dans cette série d'études malheureusement si prophétiques, j'avais choisi celles qui, au lendemain du premier raid des zeppelins sur Paris, pouvaient contenir des renseignements ou des enseignements utiles.

Bien entendu, ces articles n'étaient ni de moi, ni de M. René Besnard. Suivant notre méthode, l'"Oeuvre" s'était adressée, pour traiter une question spéciale, aux spécialistes les plus compétents; car, après de patientes recherches et de longues études dans les meilleures écoles, je suis arrivé, tel que vous me voyez, à faire cette considérable découverte que pour apprendre à cuire le pain mieux vaut s'adresser aux boulangers et que les vignerons savent généralement mieux que les ferblantiers l'art de cultiver la vigne.

C'est ainsi que plusieurs officiers aviateurs, à notre requête, voulurent bien expliquer aux lecteurs de l'"Oeuvre" ce qui clochait dans notre aviation militaire. Deux d'entre eux déplorèrent notamment la maladresse des aéroplanes qu'on les obligeait à monter. Ils établirent l'un et l'autre que, sur de tels appareils, on devait fatalement se tuer, et ils se tuèrent en effet les deux, l'un le 20 octobre 1913 et l'autre le 17 juin 1914.

Si rares et si incertains que semblent les droits qui nous restent, nous avons au moins celui d'espérer que, la guerre éclatant six semaines plus tard, ces tragiques leçons ne seraient pas complètement perdues. En effet, l'année suivante, M. Millerand ne tarda pas à finir par s'apercevoir que toutes les pièces n'étaient pas en ordre dans le dossier de notre aviation militaire. Qu'est-ce donc qu'il y manquait? M. Millerand le trouva sans

peine; il y manquait un avocat. Fort heureusement, à la Chambre, il n'avait qu'à se baisser pour en prendre; il se baissa et ramassa M. René Besnard, un petit jeune homme d'État très gentil. Dès qu'il fut, après le bombardement de Paris, bombardé sous-secrétaire de l'aéronautique, tous les journaux qu'on ne saisis pas s'écrièrent en chœur que tout allait le mieux du monde dans le ciel où planait M. Besnard comme sur la terre où plaidait M. Millerand.

Est-il besoin d'ajouter qu'en demandant l'année dernière "pourquoi nous n'avons pas de zeppelins", nous ne tenions pas spécialement à doter notre patrie de ce genre de machines? Là-dessus, nous ne saurions avoir qu'un avis de pékins, comme dit l'autre, et les pékins ne sont pas admis, sauf quand ils sont avocats, à raisonner des choses de l'aéronautique. Tout ce qu'on leur permet, c'est d'être bien convaincus (ne le leur a-t-on pas assez répété?) que les zeppelins sont, à leur choix, des "joujoux colossaux" ou des "monstres fragiles". Ils sont à la merci de toutes les contingences et de toutes les intempéries; mais au point de vue militaire, ces contoux engins ne servent à rien, nous dit-on, et n'ont aucune importance.

Ils n'ont, en effet, d'importance que pour les centaines de victimes qu'ils écarabillent, et, jusqu'à présent, ils ont tué plus de monde que tous nos cuirassés réunis. Ces "joujoux colossaux" transportent en se jouant mille kilos d'explosifs formidables sur la tête même de M. Poincaré. Il est possible aussi que ces "monstres fragiles" aient tout à redouter des caprices du vent ou des fantaisies de la température; mais, si l'on s'en tient aux données de l'expérience, il semble bien qu'ils aient beaucoup moins à craindre ceux qui sont spécialement chargés de les arrêter.

Oh! loin de nous l'intention d'adresser la moindre critique à nos défenseurs aériens! L'"Oeuvre" ne s'est jamais plainte que d'une chose: c'est qu'on ne rende pas un suffisant hommage à leur héroïsme. Mais, dans l'espèce, il est constant que l'héroïsme ne suffit plus.

On nous avait tant dit que toutes les précautions étaient prises pour tenir en respect les zeppelins et qu'ils n'oseraient pas s'aventurer au-dessus de Paris! J'entends bien qu'hier ils n'ont pu s'en approcher qu'à la faveur des nuages; mais il me souvient que l'autre fois, le 20 mars 1915, le ciel était magnifiquement pur. Faut-il inclure que les raids de zeppelins sur la capitale ne sont guère possibles que dans deux cas, — lorsqu'il y a des nuages et... lorsqu'il n'y en a pas?

Le ciel, avec ou sans nuages, nous préserve de toute plaisanterie! Elle serait à l'heure présente du goût le plus fâcheux; et il faut féliciter les journaux parisiens de nous avoir fait grâce, cette fois, de leurs facettes coutumières sur la curiosité gouailleuse de la population. Celle-ci ne s'affole pas, fort heureusement, et elle a bien raison de ne pas s'affoler, mais la supposer capable de ne pas prendre au sérieux le massacre de cinquante personnes serait lui faire une insupportable injure. Et prétendre qu'il la laisse indifférente serait lui prêter une impardonnable étourderie ou une odieuse insensibilité.

Mais que faire? Comment rendre aux Boches la menue monnaie de leurs bombes? Tout le monde réclame des représailles. Si le mot a un sens, je ne demande pas mieux que d'en demander aussi; mais quelles représailles? Avec quoi?

Notez que le communiqué d'avant-hier nous représentait justement les trente-huit obus jetés sur Fribourg-en-Brisgau comme une réplique au raid d'un zeppelin dans la région d'Epernay. Qu'est-ce qui empêche les Boches de considérer le bombardement de Paris comme une réponse au bombardement de Fribourg? Et si, pour ne pas être en reste, nous envoyons

vingt avions sur une de leurs villes, qu'est-ce qui les empêche d'envoyer en retour vingt zeppelins sur Paris?

Espérons encore que cessera le talent de M. Besnard. Justement, il se disposait à nous démontrer cette semaine que tout est merveilleusement prêt, tant pour la défensive que pour l'offensive aériennes; il s'appêta aussi, comme va nous l'expliquer M. Ajalbert, à promener quelques journalistes en bateau.

Bornons-nous à souhaiter que les bombes de la dernière nuit ne dérangeaient ni la crémation, ni la promenade

JUSTAVE TERY.

(De l'Oeuvre.)

VARIETES

Edouard VII et ses tailleurs

On peut dire, écrit l'un d'eux, qu'il était l'homme le mieux habillé d'Europe, car on n'a jamais connu personne possédant un tel génie pour savoir ce qu'il fallait porter et comment le porter. En d'autres circonstances, et s'il eût été un simple mortel, le Roi eût pu se faire un nom et une fortune rien qu'avec son goût impeccable et délicat.

Tandis que des gens passent une demie-heure à choisir un échantillon pour un pantalon, le roi en adoptait une douzaine en quelques minutes et chacun était un modèle en son genre. Lorsque je me rendais à Marlborough House avec un choix d'étoffes, je puis dire qu'il ne me retenait jamais plus de dix minutes ou d'un quart d'heure, bien que, pendant ce court laps de temps, il m'eût commandé pour des centaines de dollars de vêtements. C'était vers onze heures du matin que j'étais reçu au palais, et le premier coup de l'heure avait à peine sonné que le roi entra dans le salon où j'étais. Après un aimable "Bonjour!" il se mettait à l'ouvrage. Sa ponctualité était quelque chose de surprenant: jamais une minute de retard. Une fois, cependant, il était onze heures deux minutes à ma montre quand le roi arriva: je m'aperçus, en sortant du palais, que c'était ma montre qui avançait. Je dois vous avouer qu'un jour c'est à moi qu'il arriva d'être en retard. J'avais été retenu dans la rue par un vieil ami que je n'avais pas vu depuis de longues années, et, en bavardant, je laissai passer l'heure. Je n'arrivai qu'à onze heures dix chez le roi. Vous pensez quel était mon trouble. Le roi était dans la pièce où il me recevait d'habitude et il m'attendait. A ma grande surprise, voici tout ce qu'il me dit: "Bonjour, M. X... Vous voyez, aujourd'hui, c'est moi qui vous ai battu!" Naturellement, je m'excusai en rapportant à Sa Majesté la rencontre que j'avais faite d'un ami; alors il me posa toutes sortes de questions à son sujet.

De temps en temps, quand il examinait des échantillons, le roi me faisait l'honneur de me consulter: "Ceci fera très bien, n'est-ce pas, M. X...?" Ou bien: "La jolie étoffe, ne trouvez-vous, M. X...?" Et ce n'était pas par politesse que je me rangeais à son avis, car je n'eusse pas mieux choisi que lui. Lorsqu'il était encore prince de Galles, il lui arrivait de venir à mes magasins accompagné d'un ou deux de ses fils. Jamais il n'influencait le choix de ceux-ci à faire pour leur compte, mais le plus souvent les jeunes gens adoptaient des modèles d'étoffes que leur père avait portés déjà, ce en quoi ils étaient très avisés. En ces occasions, le prince s'entretenait longuement avec moi de la mode du jour, et la façon dont il discutait les mérites respectifs des chevrottes et des peignés, des croisés et des diagonales, ou appréciait une coupe nouvelle, me plongeait dans l'admiration.

Il va de soi que le roi payait un bon prix pour ses vêtements, non pas cependant les prix exagérés qu'on cite communément; il aimait au contraire à en avoir pour son argent. En réalité, vous paieriez le même prix que lui le genre de vêtements qu'il commandait. Par exemple, un pantalon lui

revenait de \$10 à \$15, une redingote avec gilet, de \$30 à \$50, un habit de \$60 à \$80. Sa garde-robe était très bien fournie. Il portait rarement un pantalon plus de trois ou quatre fois; il lui en fallait donc une centaine par an. Par an aussi, il commandait douze habits noirs; les autres costumes en proportion. En sorte que sa toilette, de ce chef, et sans compter les uniformes, devait lui coûter environ \$5,000 par an.

Les yeux ouverts

Quatorze milliards, c'est le chiffre officiel et coquet de l'"Emprunt de la Victoire". M. Ribot peut être fier de ce résultat.

Cependant, au train accéléré où marchent les dépenses de guerre, il est à présumer que ce colossal encaissement sera rapidement volatilisé.

Il appartient au gouvernement de prendre de rigoureuses mesures pour mettre un frein au gâchis et museler la race sordide des profiteurs de guerre. Il le peut et le doit.

Quand on a incorporé tous les hommes valides; quand on a fait sien, esclave de ses volontés, ce qui est le plus respectable sous le soleil: la personnalité humaine, on ne saurait hésiter à appliquer une mesure identique à la matière vile.

Après l'embargo sur les hommes, l'embargo sur les choses s'impose; et même, en élémentaire logique, cette deuxième opération aurait dû précéder la première.

Quoi! pendant que des hommes se battent pour leur pays, d'autres, que la loi rigoureuse n'atteint pas, s'enrichiraient à la faveur de l'holocauste? C'est inadmissible!

Il faut que ce scandale cesse! Les hommes qui sont restés loin du champ d'éclatement des obus, pour en fabriquer, ne peuvent être à Fabri, et s'enrichir, par surcroît. Ce serait un défi à la raison et au bon sens.

Le peuple vient de donner 14 milliards — je dis le peuple, car c'est une vérité glorieuse, lui seul, ou presque, a marché pour l'"Emprunt de la Victoire"; les grosses fortunes, se renfermant dans un égoïsme monstrueux, se sont abstenues. — Eh bien! ce n'est pas pour gaver d'or d'ignobles trafiquants que le peuple a marché. C'est dans un but plus noble et plus utilitaire. Le gouvernement est comptable des deniers sortis du bas de laine français. Pas un centime ne doit être dilapidé.

L'Etat doit avoir la gérance des usines de guerre, des matières premières et des vivres, en période de guerre. Lui seul doit profiter de bénéfices qui seront autant d'économies et autant de chances accrues de Victoire.

Tout à l'Etat: Usines, entreprises de transport — avec tout le personnel dirigeant et ouvrier — matières premières, denrées alimentaires, doivent, par une décision hardie, être placées sous son contrôle.

Plus de firmes pouvant distribuer de gros dividendes, une seule: REPUBLIQUE FRANÇAISE.

Le peuple ne comprendrait pas qu'il en fût autrement. Sa volonté doit être entendue. Que ceux qui assument les terribles responsabilités de l'heure présente haussent leur courage au niveau des mesures viriles à prendre.

Il ne faut pas que la France ouvrière et paysanne, après avoir desserré les cordons de sa bourse, désormais vide, n'ait, plus tard, comme fiche de consolation, qu'à resserrer ces cordons sur la gorge des mercantis.

(De l'Oeuvre.)

Pour impressions en tout genre, s'adresser à l'"Action." Tarif modéré, travail rapide et de premier ordre. Demandez nos prix

L'"Action" est imprimée pour M. Jules Fourrier par la Compagnie Marchand Frères, Limitée, Imprimeurs, 56, rue Amherst, Montréal.



A propos du Concert Manny

Ce n'est pas sans une très grande surprise que j'ai lu l'article de M. Edouard Dufresne à propos du concert Manny.

Jamais de ma vie je n'ai constaté autant de dépit, autant de fiel dans une critique faite à l'égard d'une compatriote, surtout d'une jeune fille d'autant de talent et de promesses.

Pas plus que M. Dufresne nous n'avons admiré les tambourinades des journaux à cet égard, non plus que les annonces à casse-cou qui ont précédé le concert Manny. Seulement nous étions d'autant plus disposés à les pardonner que le but visé n'était rien d'autre qu'une grosse recette pour la Croix-Rouge.

Quant à moi, ces réclames à la Barnum sont de nature à blesser la dignité des grands artistes, et je suis sûr que Mlle Manny elle-même en a souffert tout la première.

De là à dire que Mlle Manny ne possède qu'un talent médiocre, sans méthode, sans égalité, sans mesure et surtout sans diction, il y a, selon moi, un grand pas.

Non, mon cher Dufresne, vous faites ici fausse route; rappelez-vous plutôt que l'on manque aussi bien le but en dépassant la marque qu'en l'atteignant pas.

Eh bien! cette fois, vous avez dépassé la marque, et de beaucoup!

J'ai entendu, au sortir du concert Manny, des artistes connaisseurs, sans vouloir vous faire le chagrin, qui se déclaraient franchement enthousiasmés du talent de Mlle Manny. Une faute fut commise cependant par elle. Ce fut dans la distribution de son programme où elle aurait dû conserver ses pièces de résistance pour la fin. Ainsi a-t-elle gâté son effet.

Mlle Manny n'a pas la longue expérience de Madame Alban, (par exemple), l'étude approfondie de Madame Patti, mais son timbre est, selon les connaisseurs, d'une aussi grande pureté et d'une non moindre richesse, ce qui n'est pas

peu dire. L'égalité de sa voix est également une des caractéristiques, c'est à peu près ce que vous avouez, je crois, de même...

Et vous craignez que les Anglais ne se réjouissent, cette fois encore, de notre infériorité?

Si Mlle Manny était Anglaise, les journaux anglais n'auraient pas eu assez d'espace pour chanter ses louanges.

Si, au nom de l'Art, vous protestez contre le fait que le maire-suppléant ait lu une adresse de bienvenue à une comédienne distinguée, d'un rare talent, se dévouant pour le bénéfice de la Croix-Rouge, je proteste moi-même énergiquement, au nom de la Critique honnête, de la Critique respectueuse, je proteste...

Les Anglais ont quelquefois raison de nous ridiculiser, et, cette fois, ils n'en manqueraient pas l'occasion, c'est sûr. Qui la leur aura fournie? Un lettré, un érudit, un connaisseur, quoi!...

Dr FREDERIC CHOQUET

Tableau et Meubles à Vendre.

Superbe tableau du crucifiement, d'après le grand artiste hongrois Munkacszy, 3 pieds 1/2 x 6. Très beau cadre. Fera l'ornement et l'orgueil de belle maison bourgeoise. S'adresser chez MORENCY, encadreur, Montréal, rue Sainte-Catherine, près rue Berri.

Beau mobilier de salon Régence, doré; 4 fauteuils, 6 chaises, 1 sofa. Fabrication de 1830 ou 1840. Tapisserie à renouveler. Vaut au bas mot \$700. On le donnerait pour \$350. — S'adresser à OLIVAR ASSÉLIN.

Pour impressions en tout genre, s'adresser à l'"Action." Tarif modéré, travail rapide et de premier ordre. Demandez nos prix.

Quand Marie Scapulaire sera "contrôleur"

Tous les amis de l'Action n'en continueront pas moins à s'approvisionner de cigares, cigarettes, pipes, tabacs divers, etc., chez notre ami

Georges-E. Côté

252, RUE SAINT-DENIS, 252

(A deux portes de la rue DeMontigny)

Les meilleurs tabacs, cigares, cigarettes, tant du pays que de l'étranger articles de fumeurs, journaux, revues, etc., etc.

Téléphone: EST 577.

Compagnie des Tramways de Montréal

Horaire suburbain pour 1914-15

LACHINE

De Montréal (hôtel des postes)

De 5 h. 40 du matin à 8 h. du matin: toutes les 10 minutes
De 8 h. du matin à 4 h. du soir: toutes les 20 minutes
De 4 h. du soir à 7 h. 10 du soir: toutes les 10 minutes
De 7 h. 10 du soir à minuit: toutes les 20 minutes

De Lachine

De 5 h. 30 du matin à 5 h. 50 du matin: toutes les 20 minutes
De 5 h. 50 du matin à 9 h. du matin: toutes les 10 minutes
De 9 h. du matin à 4 h. du soir: toutes les 20 minutes
De 4 h. du soir à 8 h. du soir: toutes les 10 minutes
De 8 h. du soir à minuit: toutes les 20 minutes
Voiture supplémentaire (la dernière) à minuit 5.

SAULT-AU-RECOLLET ET SAINT-VINCENT DE PAUL

De Montréal (rue Saint-Denis) à Saint-Vincent

De 5 h. 15 du matin à 8 h. du matin: toutes les 15 minutes
De 8 h. du matin à 4 h. du soir: toutes les 20 minutes
De 4 h. du soir à 7 h. du soir: toutes les 15 minutes
De 7 h. du soir à 8 h. du soir: toutes les 20 minutes
De 8 h. du soir à 11 h. 30 du soir: toutes les 30 minutes
Tramway pour Henderson seulement: minuit
Tramway pour Saint-Vincent: minuit 40.

De Saint-Vincent à Montréal (rue Saint-Denis)

De 5 h. 45 du matin à 8 h. 30 du matin: toutes les 15 minutes
De 8 h. 30 du matin à 4 h. 30 du soir: toutes les 20 minutes
De 4 h. 30 du soir à 7 h. 30 du soir: toutes les 15 minutes
De 7 h. 30 du soir à 8 h. 30 du soir: toutes les 20 minutes
De 8 h. 30 du soir à 11 h. 30 du soir: toutes les 30 minutes
Tramway de Henderson à Montréal (rue Saint-Denis): minuit 20
Tramway de Saint-Vincent à Montréal (rue Saint-Denis): 1 h. 10 du matin

CARTIERVILLE

De Snowdon-Junction

De 5 h. 20 du matin à 8 h. 40 du soir: toutes les 20 minutes
De 8 h. 40 du soir à minuit: toutes les 40 minutes

De Cartierville

De 5 h. 40 du matin à 9 h. du soir: toutes les 20 minutes
De 9 h. du soir à minuit 20: toutes les 40 minutes

AUTOUR DE LA MONTAGNE

De Montréal (angle de l'avenue du Parc et de l'avenue du Mont-Royal):
De 5 h. 40 du matin à minuit: toutes les 20 minutes

De l'avenue Victoria:

De 5 h. 50 du matin à 12 h. 30 du matin: toutes les 20 minutes
De l'avenue Victoria à Snowdon:
De 5 h. 50 du matin à 8 h. 50 du soir: toutes les 10 minutes

BOUT-DE-L'ILE

De 5 h. du matin à minuit: toutes les heures

TETREAVTILLE

De 5 h. du matin à 9 h. du matin: toutes les 15 minutes
De 9 h. du matin à 3 h. 30 du soir: toutes les 30 minutes
De 3 h. 30 du soir à 7 h. du soir: toutes les 15 minutes
De 7 h. du soir à 8 h. 30 du soir: toutes les 30 minutes

POINTE-AUX-TREMBLES

De 5 h. du matin à 9 h. du matin: toutes les 15 minutes
De 9 h. du matin à 3 h. 30 du soir: toutes les 30 minutes
De 3 h. 30 du soir à 7 h. du soir: toutes les 15 minutes
De 7 h. du soir à 11 h. du soir: toutes les 30 minutes
De 11 h. du soir à 1 h. du matin: toutes les heures

PARLEZ FRANÇAIS !

Au téléphone,

Au restaurant,

Dans les chemins de fer,

Dans les magasins,

Dans les administrations,

Partout !

Parlez la langue des civilisés !

PARLEZ FRANÇAIS !